

tique est de se transporter en esprit à l'époque qui a produit cette œuvre.

Le théâtre du Globe était à l'époque dont nous voulons parler le premier de Londres. Bâti en bois sur les bords de la Tamise cette construction hexagonale, peinte de rouge et entourée d'un fossé comme une forteresse ressemblait à tout excepté à ce que nous nous représentons comme un théâtre. Nous avons vu au musée britannique une gravure représentant Londres au XVI^e siècle. Il faut pour se faire une idée du Globe songer à ces maisons en bois aux pignons saillants et pointus qui ont complètement disparu de Londres, mais qui existent encore à Rouen et dans d'autres villes de la vieille France.

Remontons donc pour un instant à l'année 1613. C'est aujourd'hui le 16 juin et les comédiens du Globe représenteront à 3 heures le *Henry VIII* de Sh. C'est un chroniqueur qui nous l'apprend.

Voici la maison; un drapeau rouge hissé sur le faite annonce le spectacle. Au dessus de l'entrée est attachée une énorme planche où brillent ces quatre mots :

Totus mundus agit histrionem.

Autrès de la porte se démentent de petits voyous qui vendent pour 1 penny des écrits volants, espèce de chronique scandaleuse très goûtée des petits-crévés d'alors. Nous passons, déposons 6 pence devant le caissier et nous sommes admis dans l'intérieur. Il est 3 heures, la trompette sonne trois fois, les musiciens assis des deux côtés de la scène jouent l'ouverture et la toile se sépare. La scène est la seule partie du théâtre qui soit couverte: elle est fort grande, mais occupée en majeure partie par les gentilshommes qui ne veulent pas se mêler à la foule du parterre.

Un acteur paraît et recite le prologue:

I come no more to make you laugh.

Il faut avoir l'œil bien fin pour comprendre les acteurs, car l'auditoire fait un vacarme effroyable. Les beaux seigneurs qui gênent les mouvements des acteurs injurient le peuple en italien et celui-ci le leur rend en bon anglais assailli de pommes blêmes lancées ordinairement sur les appendices nasaux des illustres pairs. Cette petite guerre dégénère parfois en rixe à poings fermés, mais cela est rare, parce que des deux côtés on est accoutumé aux amabilités mentionnées plus haut.

On n'écoute guère la représentation, mais le dernier acte fini, on applaudit avec frénésie, on trépigne, on hurle, on se bouscule, on casse les bancs et l'on crie:

Capital fellow Shakspeare!

HAMLET, PRINCE DE DANEMARK.

Le sujet de cette tragédie est emprunté à un récit d'un historien danois. C'est peut-être l'ouvrage de Sh. qui ait été le plus commenté, qu'on ait le plus loué et le plus blâmé. Goethe en parle dans *Wilhelm Meisters Lehrjahre*, Schlegel dans ses *Vorlesungen über dramatische Kunst*, Herder dans *Abrastu*.

Aucun des caractères de cette pièce n'est ce qu'on nomme un idéal; le sensible Hamlet lui-même a un cœur sans noblesse et le sage Laërte n'est qu'un vil assassin. Mais la punition suit la crime et voilà pourquoi la moralité de Hamlet est bonne.

Hamlet est indolent, malheureux avec ses désirs de vengeance et il s'écroule avant d'avoir eu le temps de se préparer à la mort. Le roi luxurieux meurt dans la fleur de ses péchés. La reine est sensuelle, mais innocente du sang de son époux, la punition qui la frappe peut sembler excessive. Ophélie est une de ces figures rêveuses et presque surnaturelles qui semblent n'être pas faites pour ce monde; Sa mort nous attriste, mais elle est un bien pour elle.

Celui qui voit représenter pour la première fois une pièce de Sh. est profondément étonné. Il y a dans ces meurtres répétés quelque chose qui nous répugne; nous voudrions voir moins de fourberie et plus d'honneur. L'élément burlesque paraît tout à coup au milieu des situations les plus tragiques et nous sommes forcés de rire alors que les larmes nous montaient déjà. Mais c'est là le propre de ce génie incommensurable; qui voudrait appeler cela des défauts? C'est peut-être le cachet sans lequel Sh. ne serait plus lui-même.

Écoutons à ce sujet Voltaire:

« Les pièces de Sh., dit-il dans ses essais sur la poésie épique, sont des monstres en fait de tragédie. Il y en a qui durent plusieurs années: on y baptise au 1^{er} acte le héros qui meurt de vieillesse au 5^e; on y voit des sorciers, des paysans, des ivrognes, des bouffons, des fossoyeurs qui creusent une fosse et qui chantent des airs à boire en jouant avec des têtes de morts. Enfin, imaginez ce que vous pourriez de plus monstrueux et de plus absurde, vous le trouverez dans Sh. Quand je commençais à apprendre la langue anglaise je ne pouvais comprendre comment une nation si éclairée pouvait admirer un auteur si extravagant, mais dès que j'eus une plus grande connaissance de la langue je m'aperçus que les Anglais avaient raison et qu'il est impossible que toute une nation se trompe en fait de sentiment et ait tort de trouver du plaisir à entendre sur la scène les œuvres de Sh. Ils voyaient comme moi les fautes grossières de leur auteur favori, mais ils sentaient mieux que moi ses beautés d'autant plus singulières que ce sont des éclairs qui ont brillé dans la nuit la plus profonde. »

(La suite au prochain numéro)

^{*)} Le monde entier joue la comédie.
^{**)} Je ne viens plus pour vous faire rire.

Bilder aus München.

Von Miguel.

IV.

.... Die Weinlese haben uns mit lauem Geseß schon allzulange geteilt, und fast mit Gewalt müssen wir uns losreißen dem Bauer zu entziehen. Auf halbigen Weinlese, flüster uns noch mit weinigen Augen ein gemalter Gnomus dem Eingang zu, und das bündelnde Werkpfeilchen geben wir so gerne. Das Tageslicht droben begrüßt uns ein wenig befremdet, es hatte uns so rasch nicht wieder erwartet.

Run sind wir der Wirklichkeit wieder gegeben, und wir verfolgen unsern Weg durch die Dienersstraße weiter. An bemerkenswerten Gebäuden begegnen wir rechts die Polizei-Direction, links die Restauration „Zum Franziskaner“, jedem Münchener-Besucher der zu empfehlen, wegen der guten, feinen und billigen Bedienung, und dem mannigfachen, bunten und oft komischen Kunsthandel.

Wir stehen am Max-Joseph-Platz. Einen dominehen und großartigen Effekt macht dieser Platz unbedingt. In der Mitte auf hohem Sockel erhebt sich das in einem Sessel ruhende, in Erz gegossene Bild des Königs Max-Joseph I., die Rechte wie segnend erhoben. Die Rechte seines Volkes nahm er noch mit seiner in's Grab, und dieselbe emangelt nicht, noch fortwährend in stummer Andachtsweise sein Bildnis mit Blumen zu bekränzen.

Den Hintergrund bildet der gewaltige Bau des Hof- und Nationaltheaters, mit forstlicher Säulen-Fassade und bemalten Giebeln; dicht daneben, sich an den Hofsaalbau der kgl. Residenz jährend, befindet sich das Hoftheater. Die Leistungen der Münchener Hoftheater sind allbekannt, und die Sorgfalt, die S. Majestät König Ludwig II. diesem Institut angedeihen läßt, ist sprichwörtlich geworden. Namen von Künstlern ersten Ranges, wie Nachbauer, Vogel, Hoffart, Clara Ziegler und viele Andere sind innig mit dem hohen Ruf dieser Bühnen verbunden, und sie sind die vergnügten Spielstätten des einheimischen und fremden kunstliebenden Publikums.

Die kgl. Residenz ist eine der hervorragendsten Sehenswürdigkeiten der Stadt. Außer denen, von der königlichen Mutter und ihrem Hofstaat besprochen, und für den König, der gewöhnlich auf Schloß Hofenwangswang residiert, reservierten Zimmern, sind alle Räume zugänglich, und zwar jeden Vormittag um 11 Uhr. Im sogenannten „Herzogs-Saal“ sammeln sich die Kunst- und Musikliebhaber. Wir sind natürlich auch darunter, und wir folgen von Saal zu Saal einem erklärenden Führer, der unbekannt einer der größten Künstler ist, die es nur geben kann.

Die behäbige, dicke Figur, der ungeheuer schleppende und singende Ton seines Vortrages, und der würdevolle, gravitätische Ernst geben dem Manne etwas Ausgesprochenes, das man nicht mehr vergißt. Alles hat zuerst nur Augen für ihn, und man übersteht fast darüber, was er erklärt, aber das dürfen wir ja nicht, denn außer dem blenden Kurus, der uns umgibt, erwarten uns hier geistige Genüsse höherer Art; ich meine den bildlichen Wanderschmuck dieser Prunkräume.

Es ist kein Geringerer, als Julius Schnorr v. Carolsfeld, der mit Hilfe seiner Schüler diese monumentale Kunstwerke geschaffen. Man darf an sie nicht den Maßstab des modernen Virtuositentums legen, und noch weniger sie vergleichen mit der glänzenden und farbenprächtigen Richtung der heutigen französischen Schule. Diese Leistungen sind gewandt durch Form und Inhalt; der Künstler ist zugleich Dichter, und tiefe schaffende Gewalten in ihm sind groß.

Viele glauben, ein Kunstwerk sei nur dann vollkommen, wenn möglichst getreu und naturwahr in Form und Farbe ein Gegenstand dargestellt werde, daß man ihn gleichsam greifen könne.

Die leider bei uns fast allgemeine Unempfindlichkeit für die Einbrüche der bildenden Kunst ist in der Verkommenheit des Sinnes für dieselbe und am Mangel des Verständnisses ihrer Sprache zu suchen. Aus der armförmigen Beharrlichkeit kommen Viele nicht heraus, die das bauliche Kunst nennen, was nur eine Abbildung der Wirklichkeit ist, anstatt zu empfinden, daß nur das ein Kunstwerk sein kann, was Form und Farbe als Mittel gebraucht, eine höhere geistige Empfindung zum Ausdruck zu bringen. Andere verstehen der Kunst nur die Fähigkeit zu, das zu veranschaulichen, was die Schrift und das Wort nur beschreiben, aber nicht darzustellen vermögen. Demnach wären Abbildungen naturhistorischer Gegenstände oder gar ein Illustrieren „Preis-Gewinn“ schon Kunstwerke. Viele Andere nehmen an den Werken der Kunst nur Anteil, wenn sie an dieselbe Forderungen anknüpfen können, um auf diesem oder jenem Felde ihr Wissen zu bereichern. Und schließlich treiben Andere Kunstlieberei ohne wahres Verständnis und häufigen gewöhnlich Nichtslegendes und Schlechtes aufzulegen.

Die Kunst ist eine Sprache, und zwar eine Welt-Sprache, Allen verständlich, die dafür Augen haben. Sie versteht Mitteltheilungen zu machen, die keine andere Sprache vermag. Und die Fähigkeit, sie zu verstehen, liegt in allen Menschen, wie die Fähigkeit zur Freude an der Natur, ferlichsteiten.

Wenn Kinde erkennt man am besten diese Anlage zum Verständnis; es betrachtet seine Wirklichkeit ohne Kritik; sie sind ihm verständliche Gedanken, die seinen Geist beschäftigen und anregen. Die Wirkung der Kunst beginnt hier eine erziehende Kraft auszuüben, die von ungeheurer Tragweite ist.

In den Schulen und Erziehungsanstalten soll daher der Sinn für das Schöne so früh wie möglich geweckt und gefördert werden, und, um dies zu erzielen, müssen Lehrer und Erzieher selbst dafür empfängliche Gemüther haben, denn die erziehende Kraft erwirkt sich allerdings nicht in Lehre und Predigt. Der frühbegonnene und consequent durchgeführte Zeichenunterricht allein ermöglicht dies. Dieser Unterricht darf aber nicht abschließen mit den linearen Anfangsgründen und der ersten Führung

des Stiftes, sondern er muß mit den reifern Jahren weit darüber hinaus zum Verstehen und Übergeben der lebendigen Form, der Menschheit und ihrer Welt, und zum bewußten Einfließen landwirtschaftlicher Schönheit. Das ist das Feld, dem unsere Anhaltspunkte hohes Interesse entgegen zu bringen haben, und die Kultivierung desselben wird die schönsten Früchte bringen.

(Fortf. folgt.)

Die Hohlrei zu Verdorf.

Wie einem jeden Flecken der Erde die Natur ihre Schönheiten beschreiben, dem mairischen Italien seine herrlichen Südküste und vorzüglichsten Weine, der romanischen Schweiz ihre himmelanstrebenden Berge mit schneegetränkten Gipfeln, so hat sie auch, die glühende, unter steilen Kumpenburger Klippen außer den schönen Ackerhöfen wie römische Monumente, Altäre u. s. w. mit Vorzügen und Schönheiten bedacht, welche anderen Ländern abgehen, obwohl es nicht hohe Gebirge aufzuweisen hat, noch Frische, gereift unter der Sonne des Südens.

Unter den zahlreichen Sehenswürdigkeiten des Großherzogthums haben wir besonders die unweit Verdorf sich befindliche Hohlrei hervor, gelegen in dem schattigen Thale des Aeschbacher Waldes, umschlossen vom klaren Bächlein, dessen murrende Wellen in neidischem, geräuschvollen Spiele über die kahlen Felsabhängen dahingehen, oder sich gleichmäßig zwischen prächtigen Eichen- und Buchenbäumen, oder durch dichtes Gesträuch hindurchwinden, um der mit schwellendem Grün bedeckten Ebene zuzueilen.

Die Hohlrei ist eine am Rande einer Waldschlucht, an und über dem Fußhabe nach Gehrach, unweit Verdorf liegende Gruppe harter Felsen. Sie besteht aus mehreren steilen Felspartien, welche in geringer Entfernung einander gegenüberstehen, ohne jedoch an einander anzugliedern; liegt sie so dicht in dem schattigen Gesträuch und halbunterirdisch verhehrt, daß man ihr räthselhaftes Dasein erst in ihrer Nähe gewahrt. Es sind häufig ausgehöhlte Sandsteinfelsen, worin fast unentdeckter Zeit Wälfsteine ausgebrochen wurden; wie noch vor 60-70 Jahren für das St. Trimenen-Kloster zu Trien.

Insofern haben diese Felsen monumentale Bedeutung. Der größte davon, unter welchem mehrere Hundert Menschen Obdach finden könnten, bietet in seiner weiten Ausbuchtung eine auf massigen Felsen ruhende natürliche Halle mit offener Durchgänge; der mittlere sowie die zwei kleinsten Gebirge geräumigen Kellerhöhlen, an deren vom Rauch gebräunten Wänden die freistehenden Ausgänge der Hohlrei sichtbar geblieben sind. Diese Höhlen, worin jedenfalls keine um sich greifende Feuerbrunst zu befürchten ist, werden im Herbst zum Dören, Brechen und Schwingen des Hantels und Fläschens benutzt. In einem großen Aeste sitzen Frauen und Männer, Mädchen und Jünglinge bis 10 und 15 an der Zahl den Hantel oder Fläschchen drehend und schwingend um den Feuerherd herum. Seit malter Zeit besteht bei dieser Arbeit eine sonderbare Mode. Erlaubt sich einer der anwesenden Männer oder Jünglinge, eines der Frauenzimmer zu nicken, so springen Letztere auf, nehmen den betreffenden Mann, setzen ihn auf ein Bündel von Hantelabfall und ihn an den Weinen lassend geht's nun rucklos, ruhig, den steilen Berg hinunter bis zum unten vorbei fließenden Bach. Diese Hantelpartie müssen auch die Frauenzimmer mitmachen, wenn dieselben sich den Männern gegenüber einen Spaß erlauben.

Wird der Feuerherd in Hintergrunde der Ausbuchtung angelegt, so gewährt zur Nachtzeit das erleuchtete schwarze Grotto mit den Wänden und Sträucher seiner Umgebung einen unbeschreiblichen, phantastisch seltsamen Anblick. Doch nicht dieser Anblick, sondern vielmehr ihre Stein- und Ausbuchtung macht die Hohlrei zu einer der größten Merkwürdigkeiten unseres Landes.

P. W.

LE SALAIRE

ÉTUDE D'ÉCONOMIE POLITIQUE

par Noë.

(Lue au cercle sténographique l'azem'ourgeois.)

(Suite.)

Si, au contraire, dans ce village les ouvriers abondent à ce point que les bras soient plus nombreux que les deux établissements n'en peuvent occuper, la concurrence, au lieu d'exister entre les deux patrons aura lieu entre les travailleurs, c'est à dire qu'entre eux sera admis dans la manufacture. Alors les rôles sont intervertis: les patrons prétextant les offres qui leur sont faites, feront leurs efforts pour obtenir le travail au meilleur marché possible; les ouvriers devront subir les conditions qu'on leur imposera et le salaire baissera.

Le ressort de cet exemple que le taux des salaires reste à peu près le même pour le temps que le capital et la population marchent de front et qu'ils augmentent ou diminuent dans la même proportion. Mais lorsque le rapport de ces deux éléments vient à changer, le prix du travail subit aussi une élévation ou une réduction correspondante.

Cette question de la population joue en effet dans la question des salaires un rôle très-important, et c'est à elle qu'il faut le plus souvent faire remonter la cause de cette misère ou de cette difficulté de vivre que les classes ouvrières, qui en souffrent, attribuent bien à tort à la marche du gouvernement ou à la dureté des capitalistes. Il n'arrive que trop fréquemment que, lorsqu'un genre d'industrie donne des résultats fructueux, une grande quantité d'individus jusque là occupés à d'autres travaux viennent alléchés par le profit et s'établissent autour de la manufacture ou de l'usine. Ils ne tardent pas à y rester à demeure fixe, à élever leurs enfants à y mener une pénale et à leur faire apprendre le même métier.

Pendant quelques années les salaires restent à ce point que ces enfants ne sont pas encore en état de faire une concurrence sérieuse aux ouvriers en possession de leurs places; mais bientôt l'encombrement se produit dans la profession, le taux du salaire décroît et la détresse survient.

N'avons-nous pas la preuve de ce fait sous les yeux? A Paris, dans les temps ordinaires, le nombre des ouvriers varie peu pour chaque industrie. Mais dès qu'un grand travail se prépare, dès qu'une œuvre nouvelle va s'ouvrir, que les démolitions sont prévues, votées et arrêtées et qu'on entrevoit à leur suite pour plusieurs mois de constructions et d'embellissements, on voit s'abattre sur la capitale une nuée de travailleurs inoccupés ou insuffisamment salariés, qu'attirent les prix rémunérateurs offerts par les patrons.

Pendant le temps que dure l'opération les salaires restent élevés pour tous les genres d'état qu'ils occupent et pour tous les ouvriers de ces états; mais au lendemain de ces constructions et de ces entreprises extraordinaires le travail reprenant sa marche normale, le nombre des ouvriers se trouvant tout d'un coup trop considérable, eu égard au travail en cours d'exécution les salaires éprouvent une dépression subite qui ne cesse qu'avec le départ des ouvriers étrangers et la disposition des bras devenus inutiles.

Il est aussi, en dehors du cas que nous venons de citer, d'autres causes qui peuvent influer sur le taux des salaires; telle est entre autres le ralentissement de la production qui résulte d'une diminution dans la consommation. Ce fait a lieu principalement à des époques de troubles politiques ou d'inquiétude pour le lendemain ou bien encore à la suite d'une production inconsidérée, hors de proportion avec la consommation habituelle. Les acheteurs ne s'accroissant pas les manufactures se trouvent encombrées de produits, et il leur faut, pour en effectuer l'écoulement consentir à des sacrifices parfois sensibles sur les prix précédemment cotés. La fabrique ne fait plus alors de bénéfices, il peut même arriver qu'elle subisse des pertes, et alors les salaires baissent dans des conditions d'autant plus pénibles que les affaires de l'entrepreneur sont moins satisfaisantes.

(La suite au prochain numéro.)

Eine Hohlrei- und Weinlese.

Wieschbilder von H.

(Fortsetzung.)

Doch die Zeit eilt, wir müssen an den Hantel. Es gilt die Hantel des Dampfes nicht zu veräumen. Man fahrt zwischen Röhren und Wägen liegt der schmale Theil des Hantelbales, und da wir diesen schmalen Theil mit aller Mühe weilen wollen, befahren wir jetzt den Strom zu Berg.

Das Wetter ist herrlich. Auf dem Wasser liegt's wie silberblaue Bänder. In dem Gelaube der Bäume am Rande spielen die Sonnenstrahlen. Der Hantel, den man sich herum schneidet, alle glänzend zu sein.

Ein anmuthiges Dorf schaut bereits aus Osthäusern hervor; es ist Pfaffenort. Nichts fehlt die Insel Oberwies unter Aufmerksamkeiten. Dann kommt das niedliche Röhrenbühlchen; eine Kirche, nicht neu, nicht alt, nicht einmüde. Ob wohl in dieser Kirche vor dem Zornbalken steht ein frommer Beter laut!

Schloß Stolzenfels ist ein Name der magische Kraft ausstrahlt, denn kaum hat einer ihn ausgesprochen, so ist er auf Aller Lippen. Man erinnert der Anblick dieses majestätischen Schlosses mit seinem hohen vierseitigen Thurm, seinen vergoldeten Zinnen und den reichgegliederten Giebeln seiner Kapelle an das herrliche Godefr. Der Strom ist hier breiter, die Felsenhöhlen mächtiger; aber der Gesamteindruck wäre eher zu Gunsten der Moselburg.

Es sind der Burgen so viele am Rhein, daß der Geist immer neue Einbrüche aufnehmen hat und nicht Zeit findet eine Vergleichung anzustellen. Ueberhaupt dürfte es nutzlos erscheinen zwischen Schloß und Schloß zu entscheiden hier wo die Natur in so verschwenderischer Pracht sich entfaltet.

Das ist Rahmed.

Als Götze im Jahre 1774 an der Ruine Rahmed vorbeifuhr, dichtete er seinen Geistesflug:

Doch auf dem alten Thurm steht
Des Hantel edler Geist,
Der, wie das Schiff vorüber geht
Es wohl zu fahnen heißt, u. s. w.

Ich bin Gott sei Dank und Gott sei's gegollet! glücklicherweise, leider kein Dichter, aber eine Sage weiß ich; die will ich hierherheben.

Es war am Anfang des 14. Jahrhunderts da wohnen die Tempelritter sehr bedrängt. Philipp der Schöne war ihr gefürchteter Feind und suchte sie auszuwintern. In Mainz Hof hielt, Welsch, die wölfe Tempel auf Rahmed aus ihrer Feste zu zwingen. Peter entfaltete eine große Schaar Krieger; die gegen vor die Burg und forderten die Tempel zum Auszuge auf und so sie nicht wollten, würden sie alle niedergemetzelt werden. So kommt und holt uns heraus, war die Antwort.

Ob solcher Kühnheit entbrannte der Zorn des Kaisers und er ließ einen Heerführer gegen die Burg. Doch die sie besetzt hielten, waren selber gelbe Krieger und sie mußten bekümmert abziehen. Darob wurde ihre Wuth noch unändlicher und sie schürten sich zu rächen.

In einer finstern Nacht, da der Hantel tobt und der Sturmwind in den Wäldern heulen, fliegen sie angesetzt über die Ringmauer und überstiegen die Mauer. Auf solche Weise aus dem Schloß gerettet griffen die Wölfe zu den Schwertern und es entspann ein blutiger Kampf. Wie unter der Emde des Schmitters die Hantel, so sausten die Wölfe von wuchtigen Streichen getroffen in's Meer.